

TROIS ESSAIS

LA CULTURE ALLEMANDE

Je ne suis pas de ceux qui la nient et qui lui refusent une place dans l'évolution de la civilisation en Europe, mais je suis de ceux qui n'en ont jamais reconnu la suprématie. A vrai dire, je n'ai jamais reconnu à aucun peuple d'Europe ou d'Amérique une suprématie absolue au point de vue civilisation. Il n'y a, dans le monde qu'on appelait autrefois la chrétienté, qu'une civilisation à laquelle participent plus ou moins les hommes. Cependant les Allemands donnaient aussi à leur « Kultur » une signification spéciale qui se rapprochait beaucoup de ce que nous appelons éducation nationale et, en ce sens, la « Kultur » est bien l'ensemble des qualités, naturelles ou acquises, propres au Germain. On a vu par le Manifeste des Intellectuels allemands à quel point professeurs, savants, artistes, écrivains allemands étaient fiers de cette culture un peu spéciale et à quel point ils se vantaient d'en demeurer solidaires, même quand elle avait abouti à des actes aussi réprouvés par les autres nations, même neutres, que les massacres de Dinant, la destruction de Louvain et en général la violation et le ravage de la Belgique. La force de cette « Kultur » est donc indéniable autant que sa légitimité est suspecte. Mais elle n'a aucun rapport avec la civilisation à laquelle, au contraire, elle s'oppose nettement. Tandis que la culture, au sens européen, au sens mondial du mot, est l'effort des peuples et des individus vers un sentiment objectif du bien et du mal, la « Kultur » est l'effort allemand vers un sentiment subjectif du bien allemand et du mal allemand. C'est du moins

ce que j'ai cru comprendre à la suite de toutes les discussions sur cette question. Mais les Allemands n'ont pas réussi absolument à s'isoler dans leur orgueil. Ils ont aussi beaucoup de vanité et ils n'ont jamais renoncé à prendre une place, qu'ils voulaient aussi la première, dans la civilisation générale. Ils ont même cru l'avoir conquise et on a vu leurs intellectuels prouver sur ce point la naïveté de leur infatuation. Considérons donc cette civilisation générale et observons quelle figure y fait le génie allemand. Le génie allemand avait été un produit romantique et le romantisme impliquait la liberté et la fantaisie. Avec l'unité de l'empire la liberté a disparu, et avec la conscience de plus hautes destinées ou vit disparaître, presque en tous les genres d'activité, la traditionnelle fantaisie allemande, celle qui souriait sur la face d'un Goethe. Peu à peu, le génie allemand est devenu discipliné, sérieux, unanime, d'un fonctionnement mécanique. Mais cela n'a pas toujours été. Cette transformation est récente. Avant de devenir la proie d'un orgueil maniaque qui a dévoré leur sensibilité, les Allemands vivaient et pensaient en hommes. Ils ont notablement participé à la civilisation universelle. Je prendrai pour exemple Frédéric Nietzsche.

C'était avant leur grande victoire de 1870-71. Quelques esprits, antérieurement formés, comme Nietzsche, se développèrent encore après cette période, et c'est par eux que se perpétue dans le monde la vieille influence allemande. Nietzsche est encore romantique, on peut même dire qu'il est le plus romantique des Allemands. Ses conceptions philosophiques s'adressent peu à l'Allemagne, qui, d'ailleurs, ne les a pas comprises. Il écrit pour l'humanité toute entière. Son influence dans le monde ne commença guère à se manifester que lorsque sa pensée, traduite en français, fut devenue accessible à ceux qui participaient de la civilisation française. Il s'en rendait compte. La pensée allemande n'a pas de rayonnement en dehors de l'Allemagne, n'a de prise que sur les cerveaux allemands. Comme il voulait quand même parler aux autres hommes, il avait plus d'une fois tenté de se faire traduire en français. Ses démarches auprès de Taine n'avaient pas d'autre but. Ce n'est qu'après sa mort intellectuelle qu'elles réussirent et le nom de Nietzsche ne devint universel qu'à partir de ce moment-là, qui fut aussi celui où les Allemands

commençaient à croire que leur récente victoire, toute matérielle, leur avait conféré un droit à la maîtrise intellectuelle du monde entier. Nietzsche ne participa aucunement à la grande folie germanique qu'il n'avait préparée en rien. Il rêvait au-dessus du bien et du mal et ses rêves n'étaient pas des rêves allemands, mais des rêves de demi-dieu. Pour mesurer la distance qui sépare sa pensée de celle de M. Ostwald, chimiste et philosophe comme Nietzsche était philologue et philosophe, il faut comprendre que Nietzsche, théoricien du surhomme, veut grandir l'individu au-dessus des lois chrétiennes et que M. Ostwald, théoricien de l'énergie, veut développer l'énergie de la masse allemande, en vue de la discipline allemande, de la force allemande, de la domination allemande. L'idée d'Ostwald s'oppose à celle de Nietzsche, comme une thèse politique s'oppose à une conception de l'esprit. Ostwald l'a commentée lui-même dans un nouvel écrit que, vu le malheur des temps, l'université de Leipzig s'est empressée de désavouer. Comme elle l'eût approuvé, si la force avait du premier coup triomphé !

Je ne voudrais pas que l'on situât Nietzsche dans l'Allemagne nouvelle. Par son éducation, la tournure de son esprit, tout à fait spéculatif, il appartient franchement à une période allemande où n'avait pas encore éclos le véritable esprit allemand, tout de domination et d'égoïsme national. On pouvait lire Nietzsche sans même s'apercevoir, sinon par la tournure nuageuse de quelques phrases, que c'était un Allemand. Nietzsche, et lui-même s'en est vanté bien des fois, était un Européen. Une de ses phrases favorites est : « Nous autres Européens... » Il est tout à fait au-dessus de l'idée nationale allemande. Il lui faut une patrie plus large et surtout plus libre. Il faut à Zarathoustra une patrie romantique : il eût étouffé dans celle qu'ont créée les nouvelles idées allemandes, celles qui prirent naissance à la suite des victoires de 1870-71 et qui se développèrent dans les années suivantes. Mais Nietzsche était mort à la raison quand elles acquirent soudain un développement inattendu, quand, sortant de la civilisation européenne, les Allemands entrèrent pour n'en plus sortir dans la prison de leur culture nationale. Il n'écrivait plus et rien de ce qu'il avait écrit antérieurement n'est marqué au sceau de l'égoïsme allemand. Il est de même le

dernier Allemand qui appartienne franchement à la civilisation européenne.

On a dit, un peu inconsidérément, il me semble, que Nietzsche avait été l'un des éducateurs de Guillaume II. Il a, en tout cas, bien mal profité de ses leçons, car Nietzsche prêche aux hommes non pas la domination sur leurs semblables, mais bien plutôt la domination sur eux-mêmes. Qu'on se souvienne du portrait qu'il a donné du vrai philosophe, du philosophe des nouveaux temps, qu'on réfléchisse à ce qu'il lui demande de force d'âme et même d'abnégation. C'est aussi cela qu'il exige d'abord de ceux qui veulent maîtriser leurs frères, et jamais, même en ses pages les plus brutales, on ne trouve l'éloge pur et simple de la force. De ce qu'il distingue la morale des maîtres et la morale des esclaves, il ne faut pas conclure qu'il reconnaisse le droit d'être maître à qui ne possède que la force toute nue. Cet admirateur de la Renaissance savait de combien d'éléments impondérables se parait la cuirasse d'un condottiere et que, pour dominer les hommes, il y faut autre chose que la croyance en son épée. Mais les directeurs de l'idée allemande ont pris l'habitude d'attirer à eux tous les écrivains allemands anciens et modernes et de leur faire dire tout ce qu'il faut en faveur de leur thèse. Il est bien possible que Guillaume II ait lu Nietzsche à l'envers et que le conseil mystique : « Soyez durs ! » il l'ait compris à la lettre, comme une incitation à la cruauté. Ne le dirait-on pas vraiment ?

Il reste que pour moi, loin d'incarner certaines tendances de l'impérialisme ou de la culture allemande, Nietzsche s'y oppose nettement. Il représente une tout autre forme de la civilisation, celle qui part des Grecs et vient rejoindre les Français, ou, pour être particulariste, les Européens du dix-neuvième siècle. Ne l'a-t-on pas vu railler cette même « Kultur » dont on veut qu'il soit un des maîtres ? Lui qui a pleuré à la nouvelle du bombardement de Paris, comment avoir l'audace de l'impliquer dans l'approbation de la destruction de Louvain ?

LES DEUX CULTURES

Voici un sujet sur lequel on a tant écrit au cours de ces derniers temps que je dois dire d'abord mes raisons pour le reprendre. La première est qu'il vient de paraître, sous ce

même titre, une excellente étude de M. Louis Dumur (1), écrivain français, mais citoyen suisse, qui a subi l'influence des deux cultures, qui peut les comparer et les juger. La seconde raison est que je voudrais faire à ce propos quelques remarques qui n'ont pas encore été faites. Il faut d'abord définir ce qu'on entend par culture. Le mot est latin, les Allemands s'en sont emparés et, par l'influence de Nietzsche, il a passé en français et dans toutes les langues européennes. On le confond souvent avec le mot civilisation, dont il n'est qu'un des éléments. En français, il n'a vraiment qu'un sens, celui de culture du sol, celui qu'on retrouve dans le mot cultivateur. Avant qu'il n'ait été détourné de sa vraie signification, il n'a jamais signifié autre chose. Il y avait la culture de la vigne, la culture du blé, la culture de la betterave. Tout ce qu'on entend maintenant d'intellectuel par le mot culture, on l'exprimait autrefois par les mots civilisation, éducation, esprit. La civilisation est quelque chose d'humain, d'européen, qui ne saurait appartenir à aucun peuple particulier de l'ancien ou du nouveau monde. Il y a des civilisés, des demi-civilisés et des non-civilisés, voilà tout. L'éducation est plus variable. Elle comporte beaucoup de nuances, jusqu'à la nuance individuelle. Enfin, pour qualifier la nature intellectuelle d'un peuple, on s'est servi, autrefois, du mot esprit, qui est très bon. Il est clair que les esprits des différents peuples qui appartiennent au monde civilisé diffèrent profondément entre eux. L'esprit est français, anglais, allemand, américain (avec beaucoup de nuances), espagnol, italien, etc. On pourrait se servir de ce mot, mais il a des sens trop divers et trop obscurs aussi. Jadis il voulait dire ce qu'il y a d'essentiel dans une intelligence. Il voudrait surtout dire aujourd'hui la manière originale de s'exprimer et ne serait compris que dans un sens très restrictif. Je reconnais que culture vaut mieux. Mais je voudrais aussi que l'on reconnût que ce qui vaudrait mieux encore, c'est le mot génie. C'est le sens qu'il a pour les Allemands. Dire la culture allemande, c'est dire le génie allemand. Ils opposent la culture à ce qu'ils nomment *Bildung* et qui est proprement à la fois l'instruction et la manière de s'en servir, la méthode. Les Allemands étant plus studieux que spontanés, ils ont plus

(1) Louis Dumur : *Culture française et culture allemande*, « Cahiers Vaudois », Lausanne, 1915. — N. D. L. R..

de *Bildung* que de culture, déclare Nietzsche qui va jusqu'à la leur refuser tout entière. Cependant cela ne se comprend pas bien dans nos langues latines où l'idée de culture, même intellectuelle, implique l'idée de travail et où un esprit cultivé est justement un homme qui a reçu une très bonne instruction et qui l'a augmentée par ses propres études. Il est absurde de vouloir exprimer dans nos langues l'idée du génie naturel par le mot culture qui exprime l'idée opposée. Comme je tiens particulièrement à écrire en français, c'est donc le mot génie que je voudrais employer ; mais comme toute la théorie des deux cultures repose sur la définition qu'en a donnée Nietzsche et que Nietzsche, d'esprit plus allemand qu'il ne croyait, s'est servi du mot culture, employons-le pour nous demander s'il y a une culture allemande et quelle est sa valeur.

« Savoir beaucoup de choses, dit-il, n'est ni un moyen nécessaire pour parvenir à la culture, ni une marque de cette culture et, au besoin, cette science s'accorde au mieux avec le contraire de la culture, avec la barbarie, c'est-à-dire le manque de style ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles. L'exemple des Allemands est là pour le prouver, car c'est précisément dans ce pêle-mêle que vit l'Allemand d'aujourd'hui. Comment se peut-il qu'il ne s'en aperçoive pas, malgré son savoir profond ? Tout devrait pourtant l'instruire : chaque regard jeté sur ses vêtements, son intérieur, sa maison, chaque promenade à travers les rues de ses villes, chaque visite dans ses magasins d'objets d'art et de mode. L'Allemand amoncelle autour de lui les formes et les couleurs, les produits et les curiosités de tous les temps et de toutes les régions et engendre ainsi ce modernisme bariolé qui semble venir d'un champ de foire. » Il y a un autre nom à ce que Nietzsche accumule ici comme preuve de manque de culture antique. C'est ce qu'on appelle le mauvais goût, et malheureusement, que cela soit ou non sous la mauvaise influence allemande, presque tous les peuples modernes et les Français aussi en ont été atteints. Le chaos des styles n'est pas un travers exclusivement allemand. Et même on peut dire que nous ne connaissons pas le style, que nous sommes incapables d'en créer un qui satisfasse à la fois la raison et le besoin indéfini de nouveauté qui caractérise l'esprit humain et qui fait qu'un objet usuel, tout en demeurant le même, change légèrement de forme à chaque génération. Il faut dire cepen-

dant que si le génie français a beaucoup perdu de sa sensibilité artistique et de sa faculté créatrice, il a gardé un remarquable sens critique et a délibérément rejeté, non sans horreur, le style allemand, le style de Munich, symbole même du mauvais goût et de la prétention. Il l'a rejeté, mais pas assez tôt pour n'en être pas légèrement infecté. En réalité, quand la guerre a éclaté, nous étions peut-être en train de nous y laisser prendre. Notre besoin de nouveau avait capitulé et accepté, faute d'autre chose, comme des créations, le mauvais goût allemand. Tout suit le canon. Après la guerre de 1870, nous ne pouvions plus imposer grand chose au monde et nous nous sommes laissé nous-mêmes imposer par le vainqueur tout ce qu'il a voulu avec ténacité, et cela sans le vouloir, par la force des choses. Nietzsche est mort trop tôt pour avoir vu l'envahissement de la France par le goût allemand, mais il connaissait bien la qualité de ce goût, il l'a bien défini et par avance nous avait mis en garde contre lui. Pour lui, qui voyait de très près ce qui manque aux Allemands, il disait surtout qu'ils n'ont pas de culture, parce qu'il identifiait la culture et le style, ce qui serait assez difficile à comprendre, si nous n'avions précisément cité le passage où il expose son idée et ce qui, malgré tout, reste un peu obscur.

M. Louis Dumur a bien vu que dire : la culture c'est le style, pour faire suite au mot de Buffon : le style, c'est l'homme, n'est pas suffisant. Il a donc cherché une autre définition et il propose celle-ci : « La culture, disons-nous, c'est une civilisation créatrice, ou, pour nous exprimer en une formule moins brève, mais plus explicite, la culture, c'est un mouvement civilisateur favorisant la production, dans tous les domaines ou dans un grand nombre de domaines, de formes originales, d'idées nouvelles, de sentiments caractéristiques, pour aboutir à la création d'un vaste ensemble stylisé et cohérent, offrant d'une façon reconnaissable entre toutes le mode d'un peuple de vivre, d'envisager la vie et de l'exprimer par ses arts, par sa pensée, par ses métiers et par ses mœurs. » C'est très clair. Il n'y a qu'un mot qui détonne dans cette phrase et c'est précisément le mot même de culture. M. Dumur a donné excellemment la définition même de ce que l'on doit appeler le génie des peuples. Mais encore une fois, laissons et acceptons l'inévitable. En suivant cette défini-

tion, on verra du moins très nettement qu'il entend donner à la culture un rôle actif qui la différencie parfaitement de la *Bildung* : « Elle crée, dit-il, un ordre de choses qui n'existait pas avant elle; elle forme quelque chose de nouveau, colore différemment la vie, apporte une autre note à la civilisation et lui découvre un aspect. » C'est ce que les Allemands d'aujourd'hui ne semblent pas avoir compris; mais ne semble-t-il pas qu'aucun peuple moderne ne l'ait compris davantage? Est-ce que nous ne voyons pas partout l'instruction confondue non seulement avec l'intelligence, mais avec la moralité même? Est-ce que partout l'idéal de la civilisation n'est pas d'apprendre et encore apprendre? Un « civilisé » complet, digne de tous les diplômes et, par conséquent, de l'estime et même de la vénération universelle, ne sort définitivement des écoles que vers l'âge de trente ans, quelquefois plus, beaucoup plus. Alors est-ce que l'Allemagne, où ce régime est poussé à l'extrême, n'avait pas quelques droits à se croire à la tête de la civilisation? Les autres peuples sentent bien maintenant qu'il y a autre chose, dans la république de l'esprit, que ce qui s'apprend, mais tous ont participé à la même erreur. L'avenir est probablement à la nation qui s'apercevra la première qu'il est plus important de vivre que d'apprendre et qu'il y a plus de choses dans la vie que dans toutes les sciences. Le présent débat sur le ridicule mot culture n'aura pas été inutile s'il fait réfléchir sur ce point.

Il est bien certain que si on donnait aux mots le sens qu'ils devraient avoir, la France, l'Italie, l'Espagne seraient plutôt des pays d'esprit spontané et des pays de génie, et l'Allemagne un pays de culture, un pays de méthode. C'est aux nations celtiques et latines qu'appartient l'invention et la fantaisie. Les pays germaniques doivent se contenter de coordonner, de perfectionner peut-être les inventions des autres. En art et littérature où l'invention de la forme est à peu près tout, ils se borneront à l'imitation. Dans la science, il en sera de même, mais leurs travaux en ce genre pourront acquérir une certaine importance par leur activité, leur accumulation, leur logique. Par exemple Pasteur invente de toute pièce la bactériologie et cela ne veut pas dire que les travaux allemands sur ce sujet soient méprisables, mais ils seront presque toujours de second ordre. En poésie, après Goethe qui doit tout

aux Grecs et aux classiques français, ils ont Heine, qui était si peu Allemand qu'il était Juif. En art, peu de chose qui soit vraiment original. Ils semblent triompher en musique et, quoi que dise M. Dumur et d'autres qui veulent que Beethoven soit d'origine flamande, je reconnais volontiers pour ma part que la musique allemande est incontestablement supérieure aux musiques italienne et française. Près de Beethoven et peut-être au-dessus il faut placer Mozart et le doute sera impossible. Il n'y a aucune musique au monde qui puisse remuer l'âme comme une sonate de Mozart, et qu'est-ce que la marche funèbre de Chopin, quoiqu'elle soit un chef-d'œuvre aussi, auprès de celle de Beethoven? Il y a encore une branche de l'activité intellectuelle où il ne semble guère possible de surpasser les Allemands. Le pays qui a produit Kant, Schopenhauer et Nietzsche est assurément au premier rang des créateurs en philosophie. Il n'est pas de point de vue patriotique qui puisse me faire dire le contraire. Il n'y a peut-être au-dessus de ces trois qu'un philosophe moderne que l'on puisse nommer, c'est Spinoza; mais de celui-là aussi ce n'est pas une autre nation vivante qui puisse s'en prévaloir, puisqu'il appartient, comme Heine, à une race qui forma jadis le peuple de Dieu. Les Allemands ont dû regretter souvent que Spinoza ne leur appartint pas. En vérité ils auraient dû posséder celui qui est le philosophe de la méthode par excellence. Spinoza devrait être Allemand, comme Heine devrait être Français. Tous les deux sont des paradoxes de l'esprit, des jeux de la nature, comme on disait autrefois. Finalement, c'est aussi un paradoxe de dire qu'il n'y a pas de culture allemande, parce que l'Allemagne n'a pas eu beaucoup de brillants écrivains, ni beaucoup de brillants poètes, ni beaucoup de créateurs dans le domaine des arts plastiques ni dans celui des sciences qui demandent de l'invention. Qu'il ne soit pas absolument certain que ce soit l'Allemand Gutenberg qui inventa l'imprimerie, que ce soit peut-être le Hollandais Laurent Coster ou même un Juif d'Avignon resté inconnu, c'est ce qui ne diminuerait pas beaucoup la part de l'Allemagne dans la civilisation, car il est bien certain que ni Gutenberg, ni Coster, ni le Juif d'Avignon n'eurent conscience de la valeur intellectuelle et civilisatrice de leur invention. En virent-ils même la portée industrielle? C'est peu probable et d'ail-

leurs bien peu quinzième siècle. En somme, la civilisation allemande n'a été créatrice que dans deux domaines, très éloignés l'un de l'autre, la musique et la philosophie. Le mouvement romantique, qui a envahi l'Europe au commencement du siècle dernier et dont les romantiques faisaient honneur à l'Allemagne, ne lui appartient guère, sauf pour un certain tour sentimental qu'ils avaient d'ailleurs puisé dans les écrits de J.-J. Rousseau. Le sentimentalisme de Rousseau fut introduit en Allemagne par Goëthe, l'homme le moins sentimental du monde, et l'auteur de *Faust*, qui mettait au-dessus de tout les tragiques grecs, devint en France le patron du romantisme. Ce fut un quiproquo, mais qui n'en eut pas moins une grande influence sur la littérature française et toutes les littératures méridionales.

M. Dumur, auquel on fera bien de ne pas attribuer toutes les remarques qui précèdent, conclut dans son étude remarquable à ce que l'on ne dénie pas toute culture, c'est-à-dire, au sens où il prend le mot, tout génie créateur à l'Allemagne et, quoiqu'il mette bien des restrictions dans cette conclusion, j'aurai le courage d'être de son avis, mais avec beaucoup moins de réserves. Ce génie n'est pas, comme ils le croient, universel et digne de toute suprématie. Il est, au contraire, très limité, mais profond et n'a pas été sans rayonnement.

LE ROI DE PRUSSE

On ne connaît pas généralement l'origine des locutions qui ont cours dans une langue et qui y ont pris droit de cité. Il est évident, tout de même, que l'expression « travailler pour le roi de Prusse », qui veut dire travailler pour rien, ne peut pas remonter plus haut que le dix-huitième. C'est à ce moment-là, en effet, que le roi de Prusse commença à être un personnage très connu, en la personne de Frédéric II, qui ne passait pas pour généreux et qui ne l'était pas en effet. Son père l'était bien moins encore, était même avare, ne faisant aucune dépense que pour son armée, si bien qu'il laissa à Frédéric la meilleure armée de l'Europe et le coffre-fort le mieux garni. Frédéric-Guillaume avait rendu son fils très malheureux, comme d'ailleurs il rendait malheureux tous ceux qui l'approchaient. Il était d'une brutalité extrême, d'une méchanceté de

tous les instants, d'une ingéniosité à s'enrichir aux dépens de ses sujets qui avaient à souffrir de véritables spoliations. Je ne sais pas si, comme son fils, il jouait de quelque instrument de musique, mais il jouait supérieurement des amendes militaires dont il taxait riches et pauvres, surtout les riches qui d'ailleurs étaient assez rares dans un pays qui passait à ce moment pour le plus misérable de l'Europe. A ce métier, il avait amassé plus de soixante millions en or, somme alors très importante et qui, si elle ne lui servit à rien, permit du moins à son fils de faire la guerre sans crainte de se ruiner. Il n'avait pas d'ailleurs le tempérament à se ruiner et sur plus d'un point il ressemblait à Frédéric-Guillaume. Le père et le fils, moins éloignés de caractère qu'ils ne croyaient, se détestaient, se reprochant, l'un, ses vellétés de révolte, l'autre, sa tyrannie. Cela alla si loin que, sous un prétexte assez futile, le père voulut faire tuer son fils et le faire tuer légalement, en le livrant à un tribunal qui lui obéissait et qui n'aurait pas hésité à le condamner à mort, sans l'intervention de l'empereur Charles VI qui envoya exprès un ambassadeur pour apaiser le forcené. Ils n'eurent presque plus de relations, jusqu'à ce que la mort du père lui eût mis la couronne sur la tête. Frédéric-Guillaume était mort désespéré de la laisser à un tel prince qu'il méprisait et qu'il avait écarté du gouvernement. Bon exemple de la manière dont les pères comprennent leurs fils ! Cependant, ces histoires-là nous importeraient peu si nous n'avions mille raisons pour nous intéresser à ces hommes qui ont été les créateurs de la Prusse politique, l'un en la dotant d'une armée, l'autre en faisant de cette armée l'usage que pouvait en faire un grand général. Il y a encore une autre raison, c'est que Frédéric est, quoique roi de Prusse, un écrivain et un philosophe français, un homme qui puisa dans le commerce des meilleurs esprits de la France, non sans doute son génie, mais la meilleure manière de l'utiliser. Il faut être venu jusqu'aux temps troublés que nous vivons pour entendre déprécier Frédéric le Grand. Mais cela passera. Ce n'est qu'une nécessité politique et patriotique du moment. On ne peut pas laisser croire à un peuple qui lutte pour la vie qu'un des prédécesseurs de Guillaume fut un ami des philosophes qui préparèrent la Révolution française. Ce sont des histoires bien compliquées pour un « poilu », quoique le monde

en ait vu de tout temps d'aussi singulières. Au dix-huitième siècle et bien longtemps après, Frédéric II fut appelé en France le Roi-philosophe et on a toujours reconnu qu'il n'a guère réussi à inculquer à son peuple de vraies idées philosophiques. Il ne l'a guère réussi non plus pour ses successeurs.

Du moins ils n'ont pas su trouver dans sa vie l'exemple de modération et de sagesse montrées, pas toujours dans sa vie, mais toujours dans ses écrits, car ce fut un grand écrivain. Ecoutez ce qu'il disait, en commentant la guerre de Sept Ans qui fut si désastreuse pour l'Allemagne : « Ne paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine jointe à la force soit si souvent la dupe d'événements inattendus ou des coups de la fortune ? Et ne paraît-il pas qu'il y a un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes ? » Son petit-neveu, Guillaume II, n'a peut-être pas médité ce passage comme il le faudrait. Il abonde d'ailleurs en considérations philosophiques sur les changements de fortune des hommes et des empires. Après les désastres de la guerre de Sept Ans, il écrivait : « Le temps, qui guérit et qui efface tous les maux, rendra dans peu sans doute aux Etats prussiens leur abondance, leur prospérité et leur première splendeur ; les autres puissances se rétabliront de même ; ensuite, d'autres ambitieux exciteront de nouvelles guerres et causeront de nouveaux désastres ; car c'est le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne ; les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants ; il faut que chaque génération fasse les siennes. » Tout ce qu'un historien français a trouvé à dire de Frédéric II, dont il avait l'occasion de parler récemment à propos d'un livre d'ailleurs singulier du Dr Cabanès, est qu'il avait la haine de la France et des Français. Voilà comme maintenant parlent, en France, les meilleurs esprits. Cela en est presque honteux, mais il faut excuser le trouble profond où les a jetés la guerre, bien que j'estime qu'un homme d'intelligence la doive garder intacte au milieu des pires circonstances. Frédéric, et c'est précisément sa marque, fut de tout temps attiré par la France, sa civilisation, sa langue, sa littérature. Le premier acte de sa vie de roi fut d'appeler à lui le grand écrivain et le meilleur représentant de l'esprit français, Voltaire, et l'un des derniers fut d'approuver et même de provoquer ce fameux concours

sur l'éloge de la langue française que lança en 1784 l'académie de Berlin, et on sait que Rivarol y remporta le prix par son discours, sur l'universalité de la langue française. Singulier ennemi de la France et de son génie ! Il nous fit la guerre, il est vrai, mais il fut également notre allié, car cet homme étonnant fit toujours passer ses ambitions politiques avant ses goûts mêmes, et, véritable homme d'Etat, ne laissait pas ses opinions lui dicter sa conduite. N'est-ce pas à d'Alembert qu'il disait, comme celui-ci lui parlait de sa gloire militaire, qu'il n'en faisait plus grand cas et qu'il donnerait toutes ses victoires pour avoir écrit *Athalie* ? Il était un peu capricieux et ce ne fut là sans doute qu'une opinion du moment. Mais, comme l'a bien vu Sainte-Beuve, il y avait en lui un homme de lettres, un écrivain préexistant à tout, même au métier de roi. Ce qui dominait en lui, c'était le culte des lettres, la passion des choses de l'esprit. Et que l'on ne croie pas que ce fût un goût factice que celui qu'il manifesta toujours pour les lettres françaises. Il avait été élevé par un Français de mérite nommé Duhan qui lui avait inspiré l'amour de la langue et de la littérature françaises et il avait trouvé parmi les réfugiés français protestants une sorte de tradition, fort amoindrie mais encore efficace. Son modèle fut Louis XIV et il se proposa de l'imiter en tout, et d'abord dans la protection qu'il avait accordée aux lettres et aux arts. Il n'avait encore que vingt-quatre ans et il était encore sous la tutelle tyrannique de son père quand il écrivit pour la première fois à Voltaire, inaugurant ainsi une correspondance qui devait durer tant d'années, car s'ils se fâchèrent, ils se réconcilièrent aussi.

Elle est bien curieuse, cette première lettre. C'est l'amour littéraire dans toute sa candeur, toute l'admiration dans ce qu'elle peut avoir de plus frénétique. Cela aurait peut-être continué très longtemps sur ce ton, si Voltaire n'avait pas cédé à l'invitation du roi et s'il n'était allé près de lui. Voltaire, disait Frédéric, est l'unique héritier du grand siècle qui vient de finir, c'est le plus grand homme de France, un mortel qui fait honneur à la parole. Il disait encore : « Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre. » Et tout cela n'était pas flatterie, mais expression d'une sincérité évidente. Il faut d'ailleurs reconnaître que Frédéric est

l'homme le plus sincère qui fut jamais, sinon dans sa politique, du moins dans ses écrits désintéressés. La flatterie, dans cette première phase de la correspondance, est bien plutôt du côté de Voltaire, qui traite le jeune prince de Lycurgue et de Solon, le compare tantôt à César et tantôt à Catulle, ce qui permet à Frédéric de lui répondre avec simplicité : « Je ne suis, je vous assure, ni une espèce ni un candidat de grand honneur ; je ne suis qu'un simple individu qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour retomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. » Le jeune prince, sage comme Télémaque, ajoute : « Quand les personnes d'un certain rang remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. » Et il s'indigne franchement de cette différence de mesure. Comme Voltaire, une autre fois, lui a déclaré qu'il écrit mieux que Louis XIV, lequel d'ailleurs ne savait pas l'orthographe, il s'attire cette réponse qui est une leçon de tact, dit Sainte-Beuve : « Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits ; un solécisme, une faute d'orthographe, ne pouvaient ternir en rien l'éclat de sa réputation, établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cæsar est supra grammaticam*... Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie ; et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. » On ne prétendra pas que ces sentiments simples ont toujours été les mêmes à l'égard de la France comme à l'égard de lui-même. Il y a un Frédéric plus compliqué, qui a aussi des parties moins agréables et même un peu barbares. A l'admiration qu'il eut toujours pour la civilisation française se mêla plus tard beaucoup d'envie et aussi beaucoup de présomption. Il crut un peu vite et un peu tôt qu'il avait formé un peuple capable d'en produire une autre qui l'égalât, mais du moins ce n'est pas là un sentiment indigne ni qui mérite la réprobation. Voltaire, qui après les années de ferveur répandit tant de mauvais bruits sur Frédéric, a, le premier, cherché à donner à l'Europe une idée erronée sur l'homme dont il avait été longtemps l'ami autant que le courtisan. Et c'est dans les pamphlets, d'ailleurs pleinement amusants, de Voltaire qu'on

a périodiquement exhumé un portrait caricatural et satirique du grand homme. Brouillés, ils se traitèrent l'un l'autre comme d'anciens amants sans délicatesse, mais c'est Voltaire qui, ayant le plus d'esprit, lança les mots les plus cruels. J'estime que, même aujourd'hui, un Français qui se respecte doit aller chercher le portrait de Frédéric ailleurs que dans un pamphlet qui n'a d'autre mérite que d'être extrêmement méchant et extrêmement spirituel. La plus grande défaveur qui puisse aujourd'hui atteindre Frédéric est d'avoir été l'initiateur de la grandeur d'une nation qui aujourd'hui ne peut plus être estimée, mais ce serait être bien sot que de vouloir faire remonter le cours des responsabilités. Faisons preuve de plus de bon sens en essayant de rendre justice à un homme qui fut un des beaux exemplaires de l'humanité, un fils spirituel de la France, un élève de Voltaire, de d'Alembert, des philosophes français. N'est-il pas mille fois vexant pour l'Allemagne que son plus grand prince et l'un des deux hommes éminents qui précédèrent Goëthe furent des produits de l'esprit français? Leibniz, le représentant du génie allemand au xvii^e siècle, est un écrivain français; Frédéric, le représentant du génie allemand au xviii^e siècle, est un esprit français. Est-ce que nous voudrions renier cette double preuve de notre ancienne prééminence? Quelle bêtise! Comment ne pas voir que c'est une des belles victoires spirituelles que nous ayons remportée dans le passé? Oui, il y avait vers 1750 un grand esprit en Allemagne, mais il pensait en français, il s'était abreuvé aux sources de l'esprit français, et ne regardait au delà de la France que pour s'arrêter à l'antiquité, à Polybe, avec lequel il a tant de rapports comme historien, à Lucrèce dont découle une partie de sa philosophie.

Frédéric, qui croyait avoir policé son peuple, et qui l'avait en effet tiré de la barbarie, en lui ouvrant l'Europe, avait lui-même fait si peu de progrès dans les lettres allemandes, dans la connaissance du génie allemand, que, sur la fin de sa vie, il n'était pas en état de comprendre *Werther*. Qu'aurait-il dit, devant *Faust*? Il avait annoncé pourtant une floraison du génie allemand à cette époque, mais il entendait sans doute une floraison à la française, une imitation des anciens, comme celle qui avait fait la gloire de notre xvii^e siècle. Ce grand Allemand fut, quoi que l'on puisse dire, soit en Allemagne,

quand on veut l'exalter, soit en France, quand on veut le dénigrer, fut aussi peu Allemand que possible. Je voudrais, et cela à la fois d'une élégante justice et d'une ironie presque cruelle pour les Germains rétrogradés d'aujourd'hui, que l'on comprît les œuvres de Frédéric, comme celles de Leibniz dans la collection des grands écrivains français. La patrie littéraire d'un homme n'est-elle point celle dont il a adopté la langue et l'esprit? Il ferait vraiment bonne figure, celui dont disait d'Alembert : « Il est presque la seule personne de son royaume avec qui on puisse converser, du moins de ce genre de conversation que l'on ne connaît guère qu'en France, et qui est devenu nécessaire quand on le connaît une fois. » Ce serait une manière de prouver aux Allemands cette vérité que si on peut être un grand homme allemand, pour être un grand écrivain il faut s'exprimer en français; et, quand ce n'est plus la mode, il faut du moins, pour acquérir dans le monde une réputation solide, être, comme Goethe ou comme Nietzsche, des hommes qui ont subi, aussi fortement que possible, l'influence des lettres françaises, de la civilisation française.

REMY DE GOURMONT.